

qu'il aura ainsi altéré, applicables par septièmes; savoir, quatre à celui qui a reçu ou devait recevoir ledit grain, et les trois autres partagés entre les habitans du lieu, celui qui aura fait connaître ou dénoncé la fraude, et le juge qui aura prononcé la condamnation; de plus, que le coupable soit exilé de son pays pour six mois.

Si le coupable n'a point de biens libres qui aient assez de valeur pour mettre l'arrêt à exécution, ou s'il n'a point voulu les donner à la justice, sur sa demande, qu'on l'apprehende au corps; et si trois jours après son arrestation il ne paie pas l'amende à laquelle il a été condamné, qu'on lui fasse donner cinquante coups de bâton publiquement, sur les places, marchés, et lieux accoutumés de la ville, bourg ou village où le fait a eu lieu, ou de la ville ou bourg, chef-lieu de la juridiction de la contrée, et qu'il soit exilé de son pays pour six mois.

Je vous le fais connaître par ordre du conseil, etc.

Madrid, le 14 décembre 1826.

Signé, DON VALENTIN DE PINILLA.

Lorsqu'on songe, en lisant cet acte, à l'époque où il a été publié, ce qu'il contient devient bien plus étonnant.

(55) *Page* 132.

Voyez entre autres productions celle de Fontanes, intitulée *Le jour des morts dans un cimetière de campagne*. Les quatre vers que j'ai cités en sont extraits.

(56) *Page* 137.

La cour de Rome reçoit de l'Espagne quinze cent mille francs par an pour des dispenses de mariage. Il est probable que le clergé espagnol qui transmet ces fonds, a perçu ses droits, qui ne sont certainement pas moindres.

(57) *Page* 167.

Des Vénitiens, ou de la république de Venise, dont les armes étaient un lion, qu'elle a planté si loin de ses murs au temps

de sa gloire : d'où est venu *pianta-leone*, *pianta-leon*, *pianta-lon*, *panta-lon*, *pantalon*, qui a pu signifier *bon républicain*.

(58) Page 171.

Par ordonnance du 29 février 1824, S. M. Ferdinand VII, avait mandé que les artistes vétérinaires et les maréchaux ferrans fissent renouveler ou revalider par le comité supérieur de l'art vétérinaire, les titres qui leur avaient été délivrés pendant le prétendu système constitutionnel : peu d'entre eux ayant rempli cette formalité nécessaire, on en renouvela l'avis dans la *Gazette* du 19 avril 1827, menaçant d'interdiction et de punitions sévères. N'était-il donc pas tenu de s'occuper de choses utiles et de déposer toutes ces fureurs !

(59) Page 181.

Tels que la *Centinela contra francmasones*, Sentinelle contre les francs-maçons, ou discours sur leur origine, leur institution, leur secret et leur serment, avec une gravure qui indique les chiffres à l'aide desquels ils s'écrivent, et les actions, signes et paroles qui les font se reconnaître, traduit de l'italien en espagnol par un individu qui n'a pas oublié d'y mettre son nom, comme ayant bien mérité de la patrie. Quel important service il venait de rendre à l'Espagne ! O sottise cultivée par l'hypocrisie, qui pourra t'arracher de ce malheureux pays !

(60) Page 186.

El Rey nuestro Señor (que Dios guarde), se ha servido
 Le Roi notre Seigneur (que Dieu garde), a daigné
señalar tal día para la tercera ó cuarta corrida de to-
 fixer tel jour pour la troisième ou quatrième course de tau-
ros, etc., etc.
 reaux, etc., etc.

Ainsi, c'est le roi, qui n'est presque jamais à Madrid, qui s'occupe dans ses résidences de fixer les jours de course aux taureaux !

« On a prononcé l'abolition de ces spectacles barbares, aux-

« quels la nation espagnole tenait avec une sorte de frénésie, « malgré les réclamations de la raison et les préjugés qu'ils « portaient à l'agriculture. » Voilà ce que disait Bourgoing, en 1806, de la course aux taureaux, dans une note additionnelle à son ouvrage sur l'Espagne, dont il publiait la quatrième édition. Nous répondrons aujourd'hui que ces spectacles barbares, prohibés aussi du temps du système constitutionnel, ne sont point du tout abolis; ils se sont au contraire ranimés avec plus de fureur que jamais, favorisés par les autorités dont la prudence sait si bien en calculer les effets. Quel fut le sentiment honorable qui dicta cette résurrection? Il serait bien difficile de le nommer; mais on pourrait dire avec bien plus de certitude les basses et flétrissantes passions qui la sollicitèrent. En 1830, les papiers publics nous entretenaient encore d'une école de *Toromaquia*, ou de l'art de courir le taureau, récemment fondée à Séville par le gouvernement. Croit-il donc n'avoir pas poussé assez loin et n'avoir pas assez proclamé les preuves de sa haute sagesse et de sa profonde perspicacité?

(61) Page 187.

« On a proscrit sans retour ces *autos sacramentales*, où les anges, les saints, les vertus personnifiées, jouaient leur rôle au scandale de la religion et de la raison; compositions bizarres dans lesquelles Calderon surtout avait déployé toute la précieuse fécondité de son imagination. On a aussi interdit la représentation de plusieurs autres pièces telles que *los Zelos de san Jose* (la Jalousie de saint Joseph), » et surtout le *Diable prédicateur* (BOURGOING, tome II, page 407). Mais dans ces derniers temps on donnait encore à Madrid, au théâtre de la Cruz, *l'Arche de Noé*, que j'ai vu à Pampelume, le 12 février 1828.

Ce spectacle, dans le sens apostolique, a été imaginé pour tenir lieu de ces autres pièces à changemens de décorations qu'on donne en Espagne aux jours de carnaval. En effet, l'entrée des animaux et des oiseaux dans l'arche, et leur sortie, si elles étaient bien exécutées, pourraient offrir un coup-d'œil très varié. Dans les premiers actes, Noé fait part de sa vision à ses trois fils Sem, Cham et Japhet, et à leurs familles. Il leur

dit qu'un ange ou un messager de Dieu lui a révélé l'intention où était l'Éternel de perdre l'espèce humaine par un déluge universel, et qu'il l'a averti de construire une arche pour s'y renfermer avec sa famille, destinée à repeupler le monde. Ses trois fils sont dociles, et obéissent. Mais Enoch et ses descendans se moquent du culte de Noé, de ses visions et de ses craintes. Qu'arrive-t-il? le déluge vient, Noé s'embarque avec les siens, l'arche part élevée par les flots, au milieu desquels on voit les incrédules s'agiter inutilement et disparaître.

Au dernier acte, je crois, l'arche revient. On voit alors la terre après le déluge jonchée de squelettes humains, de bras, de têtes, de jambes, qui ne laissent pas de faire impression sur la multitude, car tout cela est parfaitement éclairé afin qu'on ne s'y méprenne : ce sont les coulisses d'un sermon. Plus tard, Noé, qui a déjà cultivé la vigne dont le théâtre est couvert (car on sait que messieurs les auteurs dramatiques espagnols ne sont pas esclaves des trois unités d'Aristote), s'enivre, s'endort tout nu, et en se réveillant couvert des vêtemens que ses fils lui ont jetés, il compare le vin au péché qui trompe avec douceur, *que engaña con dulzura*. Lorsqu'il sent sa fin approcher, deux anges descendent pour l'enlever au ciel.

Ces prêtres ne dédaignent aucun moyen de faire peur au peuple espagnol pour le conduire à leurs fins.

(62) Page 196.

A ce que rapportait la chronique scandaleuse, M. de Villela avait le tort de se laisser, sinon conduire, du moins trop influencer par doña Inès, sa gouvernante, qui trafiquait des places. Le roi le savait comme la cour et la ville. Un jour que M. de Villela vint, dans ses attributions, lui présenter un placet pour faire obtenir un emploi ou une charge à quelqu'un, le roi mit au bas ces deux vers pour toute réponse :

Pardona, Inés,

No se puede por esta vez.

(Pardonne, Inès, ce n'est pas possible pour cette fois.)

M. de Villela, étant mort à l'âge de quatre-vingts ans, au mois d'avril 1827, appartient à l'histoire.

(63) Page 201.

« Il est des denrées qui ont payé ce droit, dix, douze, quinze fois avant d'être consommées. Beaucoup le paient plusieurs fois par cela seul qu'elles sont dénaturées. La graisse trois fois : d'abord sur le prix des animaux qui la fournissent, ensuite comme graisse, enfin convertie en chandelle. Les bœufs, les moutons, les veaux, les agneaux, les cochons, deux fois : d'abord lorsqu'ils sont vendus par tête, ensuite sur la viande vendue en détail ; et les trois premiers, une troisième fois sur les peaux lorsqu'elles sont préparées ; les raisins trois fois, comme raisins, convertis en vin et convertis en vinaigre ; l'huile trois fois, d'abord comme huile, ensuite réduite en savon, enfin convertie en peinture ; la laine et la soie deux fois, d'abord en nature, ensuite converties en draps et en taffetas. » M. DE LABORDE, t. IV, pag. 493.

(64) Page 207.

Voyez MIÑANO, *Dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne et de Portugal*. Madrid, 1826 et 1827. (*En espagnol.*)

(65) Page 214.

J'ai été logé chez une dame à Madrid, à laquelle le gouvernement avait pris de cette manière 4 ou 500,000 francs.

(66) Page 220.

Mémoires de M. Ouvrard, tom. II.

(67) Page 231.

« J'arrivai à Madrid en septembre 1804... Je n'eus que trop lieu de reconnaître qu'en conservant tout l'appareil de l'antique monarchie, l'Espagne en avait aussi conservé toutes les misères. Les caisses étaient vides : on ne trouvait pas 500,000 fr. pour les dépenses du déplacement de la cour et des voyages annuels dans ses diverses résidences. Je jugeai

« utile au succès de ma mission d'avancer cette somme, et je
 « me rendis à l'Escorial auprès du prince de la Paix, qui avait
 « pris sur la reine un ascendant sans bornes. » (*Mémoires de*
M. Ouvrard, tom. I^{er}, pag. 84.)

(68) Page 237.

En allant faire ma visite à l'hôpital de Madrid, je passais tous les jours devant la caserne des gendarmes à l'heure où ils étrillaient leurs chevaux. Ils les avaient si bien domptés, que la plupart n'avaient pas besoin d'être attachés pour subir cette opération; on les plaçait devant la maison avec la longe sur le cou; ils ne bougeaient pas, tant ils étaient faibles: qu'on ne croie pas que ce soit sur un aussi petit nombre que j'aie fondé mon opinion.

(69) Page 238.

Au mois de mai 1825, le bruit se répandit tout à coup dans Madrid que les libéraux venaient d'empoisonner les volontaires royalistes qui étaient de service. Plusieurs tambours, après avoir mangé la soupe qu'ils avaient faite au corps-de-garde, avaient été pris de vomissemens considérables. On disait que plusieurs étaient déjà morts, et qu'un grand nombre d'autres étaient expirans. Les femmes du peuple, *las manolas*, couraient les rues en vociférant contre *les noirs*, qu'il leur paraissait urgent de tuer (*mueran los negros*). Des soldats de la garde royale avaient éprouvé le même accident dans une de leurs casernes à Madrid, et on sut le lendemain que la même chose avait eu lieu parmi les soldats espagnols, à Aranjuez, où était la cour. Tous les volontaires royalistes prirent les armes, occupèrent les places et les carrefours, leur cavalerie parcourut les rues, leur artillerie sortit avec la mèche allumée; les boutiques se fermèrent: on était près de voir des malheurs. Les jours suivans on apprit que personne n'était mort, et que tant de bruit avait été produit par une cause fort simple. Des moutons étaient morts de maladie aux bords du Manzanarès. Les têtes en avaient été frauduleusement apportées au marché et vendues à bas prix. Les soldats espagnols avaient voulu profiter de l'occasion et s'étaient rendus malades.

(70) Page 264.

Qui croirait qu'en Angleterre le corps du génie (*corps of royal engineers*) tire aussi son instruction de France! « Le corps du génie anglais est composé de deux à trois cents officiers, inférieurs en théorie et en pratique à ceux qui exercent ailleurs la même profession. L'instruction de l'école de Woolwich (la seule de ce genre qu'il y ait en Angleterre) est prise dans les livres français, et jusqu'à ces dernières années, pas un auteur national n'avait écrit *ex professo* sur les parties savantes de la guerre. » (*Histoire de la guerre de la Péninsule*, par le général Foy, tom. I^{er}, page 301.)

Ne nous serait-il pas permis, autant qu'à MM. les Espagnols, d'éprouver quelque sentiment de satisfaction en nous comparant à nos voisins?

(71) Page 279.

Les Espagnols semblent vouloir persuader que le temps que ces malheureux jeunes gens passent à mendier, leur sert beaucoup pour l'intelligence des classiques ou la solution des problèmes. Quel défaut de réflexion! Quel désir de se tromper soi-même!

(72) Page 281.

La fanègue pèse, poids moyen, quatre-vingt-dix livres de seize onces.

(73) Page 284.

Des deux côtés des grandes routes d'Espagne, et surtout en Andalousie, le voyageur voit, et quelquefois à très peu de distance l'une de l'autre, de petites croix de bois sur lesquelles on a placé de petits cailloux. Quelques unes portent l'inscription: *Aquí mataron a un hombre de bien* (ici on tua un honnête homme), dont le nom est parfois indiqué. Les cailloux représentent le nombre de *Pater noster* qu'on a dits pour le salut de son ame, à laquelle le passant est invité d'accorder le même tribut religieux. Il vaudrait bien mieux ne pas avoir à faire de cette manière l'éloge d'un *hombre de bien*.

(74) Page 286.

Pendant les trois ou quatre premiers mois de 1827, on ne vit presque, dans la *Gazette de Madrid*, que l'exposé de vastes réglemens pour l'exploitation des mines. On voulait prouver qu'on s'occupait de tirer parti du sol, et au lieu de parler de l'agriculture sur laquelle il y avait tant à dire, et pour laquelle il y aurait tant à faire, on parlait des mines dont on ne peut rien attendre. C'est ainsi que, lorsqu'il s'agit d'utilité publique, le gouvernement espagnol se tient toujours à côté de la question. Si c'était par ignorance, on pourrait espérer qu'il y viendrait quelque jour, ne fût-ce que par hasard; mais malheureusement c'est exprès qu'on donne dans le travers : c'est avec connaissance de cause qu'on agit mal pour que le bien ne puisse pas s'opérer. Qu'ils sont à plaindre les hommes qui ne peuvent vivre que d'injustices!

(75) Page 296.

On a eu assez peu de courtoisie pour vouloir s'en servir, avec très peu de changemens, à exprimer les qualités du sexe (*granadina p..a fina*).

(76) Page 296.

« A l'aide des arrosemens la végétation est si active à Valence, que l'on dépouille les mûriers jusqu'à trois fois, que les prairies de trèfle et de luzerne sont fauchées huit et même dix fois par an. » BOURGOING, tom. III, pag. 279.

(77) Page 297.

On ne peut attribuer qu'à la paresse l'habitude dans laquelle sont les Espagnols de transporter les mots et les expressions de notre langue dans la leur, sans se donner la peine de les traduire. Ainsi, ils disent, *guardia de cos*, pour garde du corps, qui devrait être en espagnol, *guardia del cuerpo*; *edecan*, pour aide-de-camp, qui serait dans leur langue, *ayudante de campo*; *el tren de artillerie*, pour le train d'artillerie; *un cupé* (l'u est ou en espagnol), pour un coupé (voiture);

vestido de peti-metre, pour un homme, et *vestida de peti-metra*, pour une femme, mis en petit-maitre ou en petite-maitresse ; *vestido* ou *vestida de negligé*, pour en negligé ; *el corsé*, pour le corset, etc. *Recluta*, pour recrue ; *la vanguardia*, pour l'avant-garde. Il n'y a vraiment d'autre motif de cette adoption facile des mots, que la paresse d'esprit. C'est pour ne les avoir pas approfondis, que, dans la conversation, les dames espagnoles emploient, sans hésiter, des expressions que la réserve interdirait en France.

(78) Page 299.

Le mot *señor* (seigneur ou monsieur), est également d'un usage très familier entre les gens du peuple, et même entre leurs enfans : ils se traitent réciproquement de seigneur, comme s'ils étaient des hommes de la plus grande importance ; mais il est des situations où l'emploi de cette expression peut paraître bien étrange. Au printemps de 1827, on pendit un homme de la basse classe, à Pampelune. On m'a raconté qu'au dernier moment le prêtre lui dit de demander pardon au public pour le scandale qu'il avait donné. Il le fit avec cette voix calme et forte que les Espagnols conservent presque tous en pareil cas. *Me pardonnez-vous*, demanda-t-il après avoir parlé un moment pour se recommander aux prières de tous les spectateurs. Tout le monde lui répondit : *Si señor, oui seigneur, ou oui monsieur*. On l'appelait ainsi lorsqu'il avait déjà la corde au cou et les jambes du bourreau sur les épaules.

(79) Page 325.

Au milieu de beaucoup d'actes capables de prouver l'état d'abaissement où languit la nation espagnole, je choisirai une adresse qui fut faite au roi à l'occasion du voyage qu'il fit en Catalogne, à la fin de 1827, pour apaiser la révolte des *aggravados*, soudoyés par les membres les plus exaltés d'un clergé audacieux. Les expressions et les pensées en sont également remarquables pour un étranger ; mais elles ont bien pu passer inaperçues sous les yeux des Espagnols, auxquels on les avait pourtant présentées comme modèle dans la *Gazette* de Madrid du 25 décembre 1827.

SIRE,

« La députation de vos très fidèles royaumes, prosternée aux
 « pieds royaux de votre majesté, s'enorgueillit, pleine du plus
 « cordial et du plus respectueux attachement, et félicite son
 « roi et seigneur pour la générosité avec laquelle votre ma-
 « jesté oublie ses propres fatigues pour le bien de ses vas-
 « saux, s'expose à tous les dangers et se transporte au milieu
 « d'une province où brûle le feu d'une insurrection, dont les
 « instrumens aveugles ne laissent pas d'être nombreux, si l'ex-
 « périence a prouvé que les principaux moteurs étaient en petit
 « nombre. Une détermination, Seigneur, si noble et si énergi-
 « que, fixa aussitôt l'attention de tous les fidèles et loyaux vas-
 « saux de votre majesté, et plus particulièrement de ceux qui,
 « comme députés généraux de vos royaumes, savent qu'on y a
 « constamment suivi la maxime *que le roi se sauve quoique tout*
 « *se perde* (*salvese el rey aunque todo se pierda*). Votre ma-
 « jesté, Sire, n'a vu, malgré toutes les fatigues et tout les dan-
 « gers, que le bien de la monarchie, faisant ainsi un sacrifice
 « sans égal, puisque les peuples, quoiqu'ils se perdissent et
 « souffrissent toute espèce de privations, avaient, si le sou-
 « verain restait libre, des espérances fondées de remédier à
 « leur maux; tandis que votre majesté, exposant sa dignité et
 « sa vie qui est une, et qu'on ne peut retrouver après avoir eu
 « le malheur de la perdre, ne pouvait avoir le même espoir que
 « ses peuples. Par cette action, elle se montra supérieure à la
 « nature humaine et dépassa les limites de l'héroïsme. Dans le
 « devoir qu'elle remplit auprès de vous, Sire, la députation
 « désirerait avoir l'éloquence nécessaire pour exprimer à votre
 « majesté combien elle connaît à fond l'amour paternel qui
 « anime son cœur royal pour ses vassaux, puisqu'il l'a obligée à
 « entreprendre un voyage des plus dangereux, pour les délivrer
 « du nombre infini de maux auxquels ils étaient plongés. La
 « députation ne peut qu'admirer et célébrer une et mille fois la
 « résolution magnanime d'un roi si bon et si plein d'amour, et
 « supplier le Créateur suprême qu'il daigne nous accorder
 « comme un des biens infinis qu'il répand sur cette nation, la
 « conservation de la très importante vie de votre majesté pour

« notre bonheur, pendant les nombreuses années que le désirent tous ceux qui s'enorgueillissent d'être les adorateurs de leur roi et seigneur naturel, et les fidèles observateurs de ses préceptes. »

« Madrid, le 20 novembre 1827. »

« *Signés*, LE MARQUIS DE QUINTANER, DON MANUEL MALO DE MOLINA, DON VINCENTE FAGÈS, DON SANTIAGO LOPEZ REGAÑON, DON VICENTE DIAS DE LA QUINTANA. »

Voilà comment les nations sont enfoncées dans la fange par ceux-là mêmes qui devraient les en retirer!... Non, le roid'Espagne ne s'est pas plus montré supérieur à la nature humaine qu'il n'a dépassé les limites de l'héroïsme si difficiles à atteindre. Mais vous, vous pouvez vous vanter d'avoir fait un prodige d'avilissement en rédigeant et signant une pareille adresse. Et les peuples hésitent à faire justice des misérables qui profèrent en leur nom des paroles si dégradantes!!!

Quant à ces dénominations de *muy leal*, *muy noble*, *muy heroïca*, qu'on donne aux villes, il est des contrées qui en ont obtenu l'honneur. Auprès de Bilbao, par exemple, est la vallée de Mena, qui jouit de cet avantage (*el muy noble, y muy leal valle de Mena*), et qui confine à la *noble tierra de Ayala*.

Pour être admis comme habitant naturalisé de cette vallée, il faut prouver en forme qu'on est noble ou *hidalgo*. Cette noblesse des habitans de la vallée de Mena est, dit-on, de la meilleure qualité (*la mas pura y de calidad mas esquisita*), pour être la plus rance ou la plus ancienne, et parce qu'on ne peut découvrir son origine dans les titres ou documens dont chacun se sert pour accréditer la sienne. (MIÑANO, *Dictionnaire*.)

(80) Page 327.

En allant de Burgos à Valladolid, on voit beaucoup de villages en partie détruits dans la guerre contre Napoléon, qui ne sont nullement réparés. « Pas un des villages d'Espagne, à la lisière du Portugal, que la guerre de la succession avait détruits, ne s'est rétabli. » (Le général FOX, tom. II, pag. 164.)

(81) Page 329.

Après avoir examiné ce que sont maintenant la situation financière et le caractère de la nation espagnole, voyons ce qu'étaient l'un et l'autre à l'avènement de la maison de Bourbon sur le trône de Charles II. Nous trouverons ainsi quelques traits d'ingratitude qui se rapprocheront assez de ceux de l'époque actuelle.

Il n'est pas nécessaire de dire qu'alors, comme aujourd'hui, les prêtres étaient maîtres, et se trouvaient sur toutes les voies où il y avait de la fortune, de la puissance et des honneurs à acquérir.

Le marquis de Louville écrivait d'Espagne, en 1700 ou 1701, au marquis de Torcy, ministre de Louis XIV :

« Souvenez-vous bien que vous aurez deux prêtres proposés pour la présidence de Castille. Nous avons déjà un prêtre gouverneur du Mexique, et un autre âgé de soixante-dix ans qui dirige notre commerce à Séville avec le succès que vous savez. A mesure que les présidences des conseils deviendront vacantes, on proposera des prêtres pour les remplir, et je ne désespère point de voir des nominations semblables pour les commandemens des armées et des escadres..... quand nous en aurons. » (*Mémoires de Noailles*, tome II, p. 130, cités par COXE, dans *L'Espagne sous les Bourbons*, t. I^{er}, p. 142.)

Le même écrivait à peu près à la même époque « que quand même un ange descendrait du ciel pour prendre les rênes du gouvernement, on se trouverait désappointé dans les espérances que l'on s'était forgées, vu l'état présent de l'Espagne, qui était gangrenée d'un bout à l'autre. » (*Mémoires de Noailles*, t. II, p. 35; COXE, t. I^{er}, p. 145.)

Aujourd'hui cette gangrène se réduit à de l'asservissement et de la misère; mais l'un et l'autre sont bien réels. On pourrait se passer d'un ange pour gouverner comme on l'entend aujourd'hui; mais il faudrait, pour tirer l'Espagne du chaos où elle est plongée, un homme dont le caractère et le bras eussent bien de la force, ou un gouvernement qui en tint lieu.

Le marquis de Louville, franc, loyal, initié aux affaires les

plus secrètes de Philippe V, pouvait à peine se contenir.

« Quel spectacle, (dit-il dans ses Mémoires secrets) pour un
 « prince de 17 ans qui sortait d'un royaume gouverné par
 « Louis XIV, long-temps administré par Colbert, et maintenu
 « par des corporations sages et puissantes; quel spectacle,
 « dis-je, et quel fardeau, que l'héritage de Charles-Quint en
 « 1700 ! Point d'armée ni d'argent, point de justice, point
 « de police, point de liberté et point de frein..... véritable
 « oligarchie, composée de gens unis par l'orgueil, divisés par
 « l'ambition, et endormis par la paresse : voilà pour le gouver-
 « nement. Un palais silencieux, asservi au nom de l'étiquette
 « par des commensaux et par la reine qui le remplissaient de
 « leurs intrigues : voilà pour la cour. Enfin un épiscopat trop
 « riche et trop dépendant de Rome, une inquisition redou-
 « table, toujours en guerre au dehors avec le pape, au dedans
 « avec les sujets, et des milliers de moines, souvent hommes
 « de talent et de mérite, mais la plupart opposés entre eux d'un
 « ordre à l'autre, ou même de couvent à couvent : tel était en
 « peu de mots l'ensemble de l'Espagne sur la fin du règne de
 « Charles II.

Plus loin :

Louville à Torey, Madrid, 19 avril 1701.

« Savez-vous aussi bien que moi, de Versailles, comme les
 « choses se passent ici ? Le roi n'a pas un sou. Je suis un habile
 « homme, parce que j'ai trouvé de quoi faire mettre une porte
 « neuve à la cave et acheter des serviettes. On était à la veille,
 « pour cet usage, de se servir des chemises des marmitons.
 « Les valets de pied espagnols qui sont sous le *mayordome*
 « *mayor*, demandent l'aumône et sont tout nus. Le sort des
 « chevaux est encore bien pis avec le *caballerizo mayor*, car
 « ils ne peuvent point demander l'aumône. Je soutiens la mai-
 « son française du mieux que je puis ; mais, malgré mes soins,
 « nos gens sont si malheureux, qu'ils désertent journellement. »

On ne dira pas que c'était la guerre de la succession qui avait mis la monarchie dans un tel état, elle n'était pas encore commencée.

Enfin, cette guerre commença, et Philippe V passa bientôt

en Italie. On tirait tout de France : caparaçons, vaisselle, tentes, armes, voitures, habits, armée, vaisseaux, tout était fourni par Louis XIV, à son petit-fils, assis déjà sur le trône d'Espagne, dont les ressources étaient à sa disposition. Madame de Beauvilliers (femme du ministre), écrivait à Louville (2, 11, et 29 mai 1702) : « Hervé m'a envoyé un échantillon de perruque blonde pour le roi. Il dit qu'il y aura pour
« 800 francs de cheveux. Ces messieurs sont bien effrontés ; je
« ne me mêlerai pas de cela. Tâchez que le roi soit en tête
« naissante pendant la campagne, en attendant que ses che-
« veux soient revenus. Cela sied beaucoup mieux. »

« Nous sommes (écrivait Louville à Beauvilliers, les 22 juillet et 15 septembre 1702), nous sommes environ soixante-
« deux mille hommes, y compris le corps de M. de Vaudemont, savoir : soixante mille Français ou Piémontais, et
« deux mille Espagnols » (le tout sous les ordres du duc de Vendôme en Italie). On va voir les prétentions espagnoles se manifester.

« Nos grands qui ne sont de la partie que pour une douzaine
« d'entre eux et cinq ou six régimens, prétendent tout mener
« ici comme à Madrid, *parce que*, disent-ils, *c'est pour eux*
« *qu'on se bat*, et les conseils qu'ils donnent sont d'une len-
« teur et d'une timidité très propres à perpétuer la guerre. »

Nous avons dit (ajoute le rédacteur des Mémoires), que la division s'était mise dans l'armée du roi catholique. Ce fait peut paraître inconcevable après ce que nous venons d'avancer du petit nombre des Espagnols. Le mot de cette énigme est encore dans l'orgueil des grands officiers qui avaient suivi Philippe V en Italie. « L'armée, pour eux, ne consistait que
« dans leurs deux mille hommes. (Louville à Torcy, 8 août
« 1702.) Peu s'en fallait qu'ils ne prissent les autres corps pour
« des bandes aventurières que l'on pouvait traiter comme une
« troupe de serviteurs à gages. Dans les campemens, point de
« difficultés, la droite leur appartenait ; mais ce n'est rien en-
« core. On ne devait, à les entendre, songer aux officiers de
« France qu'après avoir satisfait leur dernier tambour ; de cor-
« vées, ils n'en voulaient point ; de détachemens pour recon-
« naître l'ennemi, encore moins ; garder le camp, cela ne les

« regardait pas, et ainsi de suite. En revanche, il ne fallait
 « écouter qu'eux dans le conseil ; à ce prix seulement ils ac-
 « cordaient à M. de Vendôme l'entrée du *despacho* et le titre
 « d'*altesse* qui ne lui était point dû. Du reste, on ne devait
 « attendre d'eux nulle complaisance, nul égard. Ils se refusaient
 « même à mélanger de blanc leur cocarde rouge, tandis que
 « toute l'armée française avait voulu porter une cocarde rouge
 « avec la sienne. »

C'est absolument comme ce qui s'est passé dans la campagne de 1823. Lorsqu'on est entré dans Pampelune à la fin de septembre, après quatre ou cinq mois de blocus et de siège, les Espagnols ont publié dans leurs journaux que *l'armée de la foi* ou royaliste était entrée triomphante dans Pampelune, accompagnée de ses alliés (les Français). Il avait fallu tout fournir à ces bandes indisciplinées, et les nourrir sous les murs de cette place où on ne pouvait les compter pour rien. Si elles eussent été seules, on ne peut pas dire qu'elles y seraient encore (décembre 1827), parce qu'on les en aurait chassées ; mais certainement la garnison eût été fort tranquille à l'égard des assiégeans.

Poursuivons : « Bientôt cette morgue insultante, qui était
 « un vice, n'étant pas réprimée, parut un droit à ceux qui s'en
 « trouvaient bien, et se communiqua de la maison aux troupes
 « du roi catholique. On vit alors journellement des scènes fort
 « extravagantes. Par exemple, une fois le régiment de Lom-
 « bardie, que le prince Pio commandait en chef, et Louville en
 « second avec le titre d'adjutant mestre-de-camp, s'avisa
 « spontanément de charger les gardes du marquis de Créqui,
 « et de blesser même dans la mêlée un officier du régiment
 « d'Anjou. Il n'en fut que cela.

« A quelques jours de là, Louville pensa être victime d'une
 « scène plus grave. » Une querelle s'engagea à propos de
 fourrages ; il fut obligé d'intervenir et de jeter à terre le cha-
 peau d'un capitaine qui semblait le méconnaître.

Et nous aussi nous avons trouvé ces traits remarquables de
 leur caractère, ou ces résultats de leur existence malheureuse.

Louville écrivait de Madrid à Beauvilliers, en octobre 1703 :

« Nous sommes ici dans le lieu *ubi nullus ordo et sempiternus*
 « *horror inhabitat.* »

Plus loin, le rédacteur des Mémoires dit, en parlant de l'état de l'Espagne, de 1705 à 1716 :

« Il fallait entendre discourir ces illustres frondeurs (les
 « grands). S'agissait-il de troupes ? l'Espagne avait besoin de
 « soldats, sans doute ; mais c'était à la France à en fournir, à
 « condition que les généraux seraient espagnols. De l'argent ?
 « la France en retirait assez de son commerce avec l'Espagne,
 « pour payer les trois quarts des dépenses de la guerre, ce qui
 « ne devait pas empêcher que les Indes ne fussent absolument
 « fermées aux vaisseaux français, et ainsi du reste. Avec cela,
 « une indolence, une incurie pour les premiers intérêts de
 « cette patrie dont on se montrait si jaloux, que les esprits les
 « plus prévenus pour la grandeur castillane ne pouvaient que
 « gémir à ce spectacle, ou s'indigner. La perte de Gibraltar
 « fut un effet de cette orgueilleuse paresse ; Gibraltar, la clef
 « des deux mers, ce redoutable rempart qui faisait respecter
 « l'Espagne des deux mondes, n'était pas gardé par cent
 « hommes. Le duc de Grammont sut que les Anglais en mé-
 « ditaient l'attaque ; il en prévint le conseil de Madrid, qui ne
 « tint compte de l'avertissement, et Gibraltar tomba le 4 août
 « 1704. »

Plus loin : « La frontière d'Estramadure venait d'être insul-
 « tée par l'ennemi, il n'y avait pas un sou dans les coffres du
 « roi catholique pour commencer la campagne ; le roi de
 « France, quoique aux expédients lui-même, avançait deux mil-
 « lions aux Espagnols ; certes, la jalousie devait alors ou jamais
 « céder le pas à la reconnaissance et à la nécessité. Il arriva le
 « contraire ; une partie des grands se mit à gronder, et l'autre
 « à conspirer. »

Ce que je viens de rapporter, prouve du reste que, malgré ses immenses possessions, ce pays a toujours été sujet à la misère, et que, malgré sa misère, il a toujours été sujet à l'orgueil.

(82) Page 331.

J'ai vu, jusque dans les démonstrations de la joie publique en Espagne, les preuves de l'affreux despotisme qui pèse sur ce malheureux pays. Quoique ce soit incontestablement le plus infortuné de l'Europe, parce que nulle part l'esprit de parti n'est autant exaspéré aux dépens de la raison, il n'y en a pas où l'on ordonne autant de réjouissances générales. Pour la fête ou le jour de la naissance de chaque prince, de chaque princesse, de leurs enfans, etc., il faut illuminer la façade de sa maison, et malheur à qui y manquerait! Au signal donné (qui est ordinairement un coup de cloche), les flambeaux sortent de toutes les croisées, portés par leurs habitans attentifs, et en un instant tout Madrid est illuminé jusque dans ses recoins. Espagnols façonnés au joug, venez encore nous vanter la prestesse que vous avez acquise dans ce servile exercice! Venez nous dire que nulle part on ne s'acquitte aussi ponctuellement de ce que vous appelez un devoir! Ces torches ardentes, preuves multipliées de la terreur qui préside à vos fêtes, n'éclairent que votre asservissement et votre infortune. Combien y en aurait-il dans chaque rue, si on n'en mettait qu'aux maisons qui renferment des familles heureuses? Éclairez les saturnales de vos libertés, et soyez surpris le lendemain de n'être pas plus avancés que la veille!

FIN DES NOTES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

PRÉFACE.....	PAGES. i
--------------	-------------

LIVRE PREMIER.

COUP-D'OEIL SUR L'ÉTAT PHYSIQUE DE L'ESPAGNE.

CHAPITRE PREMIER. — Entrée en Espagne. — Aspect du pays. — Madrid. — L'Andalousie.....	1
CHAP. II. — Climat de l'Espagne. — Saisons. — Usages qui s'y rattachent. — Résidences royales. — Ruines. — Monumens des temps anciens.....	20
CHAP. III. — Aspect de Madrid. — Édifices. — Restes de l'antiquité existans sur le sol de l'Espagne. — Collections.....	40
CHAP. IV. — Constitution physique. — Manière de vivre. — Costumes. — Maladies des Espagnols.....	47
CHAP. V. — Costumes.....	63
CHAP. VI. — Maladies remarquables en Espagne, ou servant à faire apprécier l'action du climat.....	70

LIVRE II.

ORGANISATION DE L'ESPAGNE.....	82
CHAP. I ^{er} . — Institution des majorats faisant le malheur du peuple sans faire le bonheur des grands.	83
CHAP. II. — Pouvoir et influence du clergé en Espagne. — Moyens à l'aide desquels il tend à conserver l'un et l'autre.....	99

	PAGES.
Billets de confession et de communion.....	104
Bulle de la Croisade.....	108
Viatique.....	115
Angelus.....	116
Rosaires	117
Processions	119
Frères quêteurs.....	120
Images qu'on porte dans les rues et dans les mai- sons pour les faire baiser.....	<i>id.</i>
Quêtes faites par des confréries.....	122
Entrée dans les maisons.....	123
Vénération pour les moines, agenouillement devant les évêques.....	125
Entremise et prépondérance de la religion ou des prêtres dans presque toutes les affaires importantes.	126
Ascendant des prêtres sur l'esprit public, et leurs intérêts garantis par les mêmes mesures.	129
Enterremens.....	134
Perception de la dime.....	137
Immenses revenus du haut clergé.....	140
Nombre des prêtres et des moines.....	143
Leurs qualités.....	150
Couvens, célibat, etc.....	159
L'évangile devenu suspect.....	164
Zèle vigilant du clergé d'Espagne pour faire des adeptes.	165
Il pense moins à acquérir et à propager les lu- mières de la religion qu'à consolider son pou- voir.....	168
Asservissement de la presse.....	169
Index ou prohibition des ouvrages.....	172
Réaction politique dirigée dans le même but après les événemens de 1823.....	179
Action des tribunaux ecclésiastiques.....	182
Le clergé favorise le goût de la course aux tau-	

reaux pour tenir la nation dans l'abrutissement.	185
C'est dans le même but qu'il a aboli le duel.....	190
CHAP. III. L'Espagne sous l'autorité administrative ou temporelle.....	193
Attitude hostile et menaçante du gouvernement.	<i>id.</i>
Manière de lever les impôts en Espagne.....	200
Loteries.....	205
Droits sur le tabac.....	209
Finances.....	210
Les pensions et les appointemens ne sont plus payés que de la manière la plus irrégulière...	223
Recrutement et entretien de l'armée.....	235
Administration de la justice en Espagne.....	250
De la culture de l'intelligence, ou de la propa- gation des lumières en Espagne.....	257
Défaveur dans laquelle sont le commerce et l'in- dustrie en Espagne.....	281

LIVRE III.

CARACTÈRE ET MOEURS DES ESPAGNOLS.....	291
Développemens.....	296

LIVRE IV.

CHANGEMENS A OPÉRER EN ESPAGNE.....	330
NOTES.....	337

185
 190
 195
 200
 205
 210
 215
 220
 225
 230
 235
 240
 245
 250
 255
 260
 265
 270
 275
 280
 285

LIVRE III

290
 295
 300
 305
 310
 315
 320
 325
 330
 335
 340
 345
 350
 355
 360
 365
 370
 375
 380
 385
 390
 395
 400
 405
 410
 415
 420
 425
 430
 435
 440
 445
 450
 455
 460
 465
 470
 475
 480
 485
 490
 495
 500
 505
 510
 515
 520
 525
 530
 535
 540
 545
 550
 555
 560
 565
 570
 575
 580
 585
 590
 595
 600
 605
 610
 615
 620
 625
 630
 635
 640
 645
 650
 655
 660
 665
 670
 675
 680
 685
 690
 695
 700
 705
 710
 715
 720
 725
 730
 735
 740
 745
 750
 755
 760
 765
 770
 775
 780
 785
 790
 795
 800
 805
 810
 815
 820
 825
 830
 835
 840
 845
 850
 855
 860
 865
 870
 875
 880
 885
 890
 895
 900
 905
 910
 915
 920
 925
 930
 935
 940
 945
 950
 955
 960
 965
 970
 975
 980
 985
 990
 995

LIVRE IV

995
 1000
 1005
 1010
 1015
 1020
 1025
 1030
 1035
 1040
 1045
 1050
 1055
 1060
 1065
 1070
 1075
 1080
 1085
 1090
 1095
 1100
 1105
 1110
 1115
 1120
 1125
 1130
 1135
 1140
 1145
 1150
 1155
 1160
 1165
 1170
 1175
 1180
 1185
 1190
 1195
 1200
 1205
 1210
 1215
 1220
 1225
 1230
 1235
 1240
 1245
 1250
 1255
 1260
 1265
 1270
 1275
 1280
 1285
 1290
 1295
 1300
 1305
 1310
 1315
 1320
 1325
 1330
 1335
 1340
 1345
 1350
 1355
 1360
 1365
 1370
 1375
 1380
 1385
 1390
 1395
 1400
 1405
 1410
 1415
 1420
 1425
 1430
 1435
 1440
 1445
 1450
 1455
 1460
 1465
 1470
 1475
 1480
 1485
 1490
 1495
 1500
 1505
 1510
 1515
 1520
 1525
 1530
 1535
 1540
 1545
 1550
 1555
 1560
 1565
 1570
 1575
 1580
 1585
 1590
 1595
 1600
 1605
 1610
 1615
 1620
 1625
 1630
 1635
 1640
 1645
 1650
 1655
 1660
 1665
 1670
 1675
 1680
 1685
 1690
 1695
 1700
 1705
 1710
 1715
 1720
 1725
 1730
 1735
 1740
 1745
 1750
 1755
 1760
 1765
 1770
 1775
 1780
 1785
 1790
 1795
 1800
 1805
 1810
 1815
 1820
 1825
 1830
 1835
 1840
 1845
 1850
 1855
 1860
 1865
 1870
 1875
 1880
 1885
 1890
 1895
 1900
 1905
 1910
 1915
 1920
 1925
 1930
 1935
 1940
 1945
 1950
 1955
 1960
 1965
 1970
 1975
 1980
 1985
 1990
 1995

IMPRIMERIE ET FONDERIE DE J. LAFITE



Biblioteca Regional
de Madrid Joaquín Leguina



1358006

